

3 NIVEAUX DAN D'UN ART « MAR

Une lame qui donne la mort ou qui protège la vie...

Auteur depuis plus d'un demi-siècle de très nombreux ouvrages qui restent encore autant de références pour les puristes du martial, ainsi que quantité d'articles dans diverses revues d'arts martiaux, il a toujours suivi une ligne éditoriale jamais infléchie, jamais tachée d'aucun compromis au gré des modes. Soke de la ligne « Tengu-ryu », il fut pendant des années régulièrement présent dans sa rubrique « Fondamentalement martial » tenue dans le magazine « Dragon ». Après son retour dans notre numéro de novembre, il développe son précédent propos en suggérant de revenir sur le sens un peu oublié du Budo, in fine « Voix de la Paix », à travers les étapes d'une compréhension correcte de la pratique. Voici une analyse, suivie d'une suggestion...

La crise du Covid est en train de bousculer notre société dans une incroyable mutation en profondeur. Qu'elle finisse par s'apaiser ou non, rien ne sera de toute façon plus comme avant. Autant donc tourner franchement, enfin, le dos aux mensonges, à la dispersion, à la confusion, au superflu, à tout ce qui nous a amené là où nous en sommes après des décades de laisser-aller et de complaisance, tout ce qui a fonctionné trop longtemps comme des recettes d'un autre temps (d'un trop long temps, arrangeant beaucoup trop de monde), pour revenir, défendre et garder l'essentiel : le sens de la Voie martiale. Il serait stupide et vain d'ignorer ce tournant de notre histoire. Il vaudrait mieux en profiter pour dresser un état des lieux, avant de repartir sur d'autres bases. Pour élaborer un plan de sauvetage et de redressement à vouloir et à engager résolument, sur de très longues années. Pas à coups de promesses (une fois de plus) et de paroles (juste rassurantes à entendre), mais avec des actes. Et tous les porteurs de Keikogi, des débutants à ceux qui ont déjà largement blanchis sous le harnais, y auraient leur part. Et que les résultats de ce travail ne puissent déjà s'apprécier en quelques années ne devrait pas être un frein à cette réflexion. Elle ne l'est pas en ce qui me concerne.

S LA PRATIQUE TIAL»

sont les trois niveaux que l'on peut viser, dans la pratique d'un véritable art martial : les deux premiers pour soi-même, le troisième également tourné vers les autres. Ce dernier pouvant ouvrir encore d'autres perspectives...

De l'efficacité d'une simple gestuelle de combat

Le premier sens à ce type de pratique est, de toute évidence, d'apprendre une gestuelle de combat ou de défense. On s'arrête

(trop) souvent à cette première étape, séduisante dans son utilité immédiate et facile à comprendre. C'est celle des « sports » de combat. Avec quelques nuances, mais à peine. La matière existe, surabondante, où il est facile de se perdre dans surenchères et copies. Elle s'appuie sur beaucoup de « bruit », de médiatisation... C'est le cadre d'un choix de pratique. Tout le monde sait qu'il n'a jamais été le mien (depuis mes premiers pas sur un tatami, en 1957, où beaucoup de démarches étaient plus claires, avec moins de confusion dans les esprits...), mais ce choix a évidemment le droit d'exister et je le respecte comme toute expression d'une liberté qui doit rester fonda-

C'est dans cet esprit qu'à l'heure de la réouverture progressive de nos dojos, il me paraît important de revenir sur certaines définitions concernant nos pratiques.

Afin que, par manque de culture martiale, ou de simple mémoire (les gens en ont si peu dès qu'il s'agit de choses importantes, qui influencent pourtant leurs vies), la confusion ne s'installe à la faveur de rattrapages devenus urgents pour réoccuper certaines cases dans le « monde sportif » après les décrochages souvent violents dus au Covid. J'avais à plusieurs reprises par le passé déjà fait part des questionnements qu'il convenait d'avoir au sujet des pratiques du Budo, pour que les choses soient bien claires, notamment dans « Un art martial, pour quoi faire ? », une « Matière à réflexion » qui était parue dans les numéros 30 et 31 de la revue « Dragon », novembre 2008 et janvier 2009 (1). Il me semble aujourd'hui utile de revenir sur cette publication, en me résumant cependant pour essayer de retenir votre attention sur trois points essentiels, qui



Un comportement identique pour une action à main nue ou à main armée. Puisque la main peut devenir lame ou tenir une arme à feu (Tengu-ryu Hojutsu).

mentale (tant qu'elle n'empiète pas sur celle des autres, or c'est là que le bât peut blesser...). Ce domaine convient à tant de gens (ceux qui y pratiquent, et ceux qui forment pour leur plus grand profit ce type d'activité sportive, avec ses compétitions et ses médailles), qu'il n'y a aucun risque d'existence future pour lui. J'ajoute qu'il y a aussi, fort heureusement, et je le sais bien, des entraîneurs sportifs qui visent, au-delà d'une gestuelle primaire, l'acquisition de valeurs humaines dont je veux parler ci-dessous. Pas question de stigmatiser en faisant des amalgames faciles et injustes même dans une mouvance qui n'est pas la mienne (2). Et il est entendu que l'on peut parfaitement en rester là, pour une période de vie ou pour toute la vie. Il y a cependant aussi ceux qui se préoccupent dès ce stade de l'arrière-plan culturel de ce qu'ils font. Et qui se proposent dès le début de tirer sur le fil dont ils pressentent l'existence et qui les amènera plus loin.

... à la dimension d'une vraie maîtrise...

C'est sur ce qui est au-delà de ce stade d'apprentissage et de pratique bien définie que j'aimerais attirer votre attention. Car c'est au niveau suivant, le second, que commence seulement « l'art » de la science du combat. Il convient maintenant d'apprendre à gérer cet acquis. Savoir non plus « comment faire » mais « quand faire »... Une interrogation qui contient également le « faut-il ou non faire ». Un tout autre programme. Plus compliqué. Plus responsable.

Retour sur un peu de culture martiale (3), à partir de l'exemple de la pratique du sabre au Moyen-Âge japonais. En rappelant ce qui me paraît au centre de ce type de démarche, contenu dans le texte « Heiho Kadensho » (Traditions familiales sur l'art des guerriers), dont l'auteur fut le célèbre Yagyū Munenori (1571-1646), expert de l'art du combat au sabre, fondateur de l'école Yagyū Shinkage-ryū. Il pointait sur la notion, fondamentale à ses yeux, de « sabre de vie » et de « sabre de mort », et la distinction qu'il fallait faire dans leur emploi.

Ainsi Katsujin-ken est « le sabre de l'homme qui laisse la vie » (une idée, pour le moins interpellante, déjà présente dans l'école Itto-ryū de Ken-jutsu, dans une stratégie qui pose l'idée que la plus grande manifestation de maîtrise est de gagner sans avoir à tirer le sabre : c'est Muto-dori (4). Satsujin-to est, à l'opposé, « le sabre de l'homme qui enlève la vie ».

Celui qui maîtrise vraiment le sabre (Kenshi) a le choix de la finalité du sabre qu'il va mettre en œuvre; mais cette maîtrise, justement, lui fera toujours préférer la première option: gagner en laissant la vie à l'adversaire, sans avoir fait usage de son arme...

Mais la distinction est en fait plus subtile qu'il n'y paraît. On peut en effet lire dans le Heiho Kadensho de Yagyū Munenori l'éclairage suivant:

" C'est se leurrer que de penser que l'art martial consiste uniquement à couper un homme en deux. Son objectif n'est pas de tuer les gens, mais d'éradiquer le mal (...). Il peut y avoir une raison d'abattre quelque chose qui est excessif. Un homme peut profiter de sa bonne fortune et faire le mal, mais vous l'abattez dès que le mal devient abusif. Il est possible de dire que l'utilisation des armes devient alors la Voie du Ciel. Il est des temps où des dizaines de milliers de gens souffrent à cause du mauvais comportement d'un seul homme. Aussi, lorsque vous tuez le mal chez cet homme, vous donnez la vie à des dizaines de milliers d'autres. De cette manière, le sabre qui tue un homme devient véritablement la lame qui donne la vie aux autres hommes ».

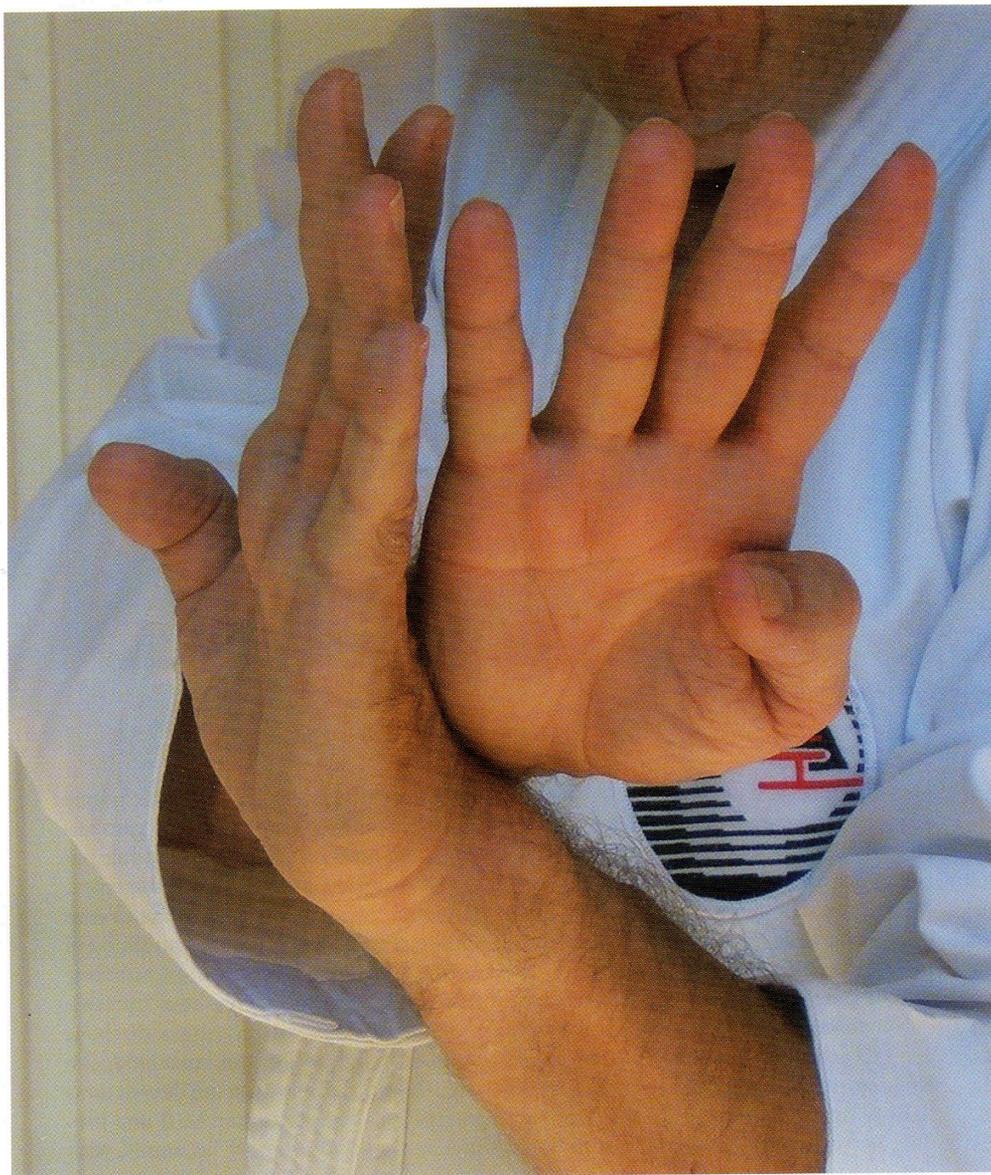
Ce support philosophique (et moral), qui est une réelle et plutôt inattendue préoccupation en ces temps de recherche d'efficacité de terrain à tout prix, se retrouve également, notamment, dans les écoles de sabre Itto-ryū et Jigen-ryū : il ne faut pas forcément et systématiquement tirer le sabre pour résoudre un conflit (le célèbre « Le sabre est un trésor dans son fourreau »). On parle de maîtrise de l'art du combat, pas de simple efficacité dans le geste. La nuance est de taille... Une position (respect de la vie) et un souci (comment faire pour

y arriver sans avoir à le payer de sa propre vie) qui remontent à quelques siècles déjà et qui honorent ceux qui en furent à l'origine. Nous sommes dans une dimension nettement au-dessus des simples effets de l'acquisition d'une science guerrière. Ce ressenti dans l'emploi du sabre peut bien entendu s'appliquer à n'importe quelle forme d'art martial, à main armée comme à main nue.

Il me paraît important d'ajouter à ce stade de mon analyse que cette recherche de perfection dans une existence à travers une pratique du Budo, et quelle que soit la discipline retenue, n'est pas propre à une conception japonaise de l'univers, sur fond de bouddhisme ou de shintoïsme. L'éthique des arts martiaux japonais peut s'appliquer à notre propre culture occidentale, où il ne s'agit pas dans cette recherche interne tendant vers un absolu d'atteindre un état de Bouddha, ou de viser l'union avec une déité. L'adhésion au fond de la démarche n'est en rien tributaire de la forme. Et le pratiquant non-japonais peut tout à fait se sentir apte à relever ce défi qui honore l'Homme, de là-bas comme de n'importe où. Ce qui compte est la nature de l'élan qui amène le pèlerin sur la voie martiale à se transcender. « Tout ce qui monte converge » (5).

Ainsi, cette idée de formation continue de l'homme vers un idéal de vie pour soi et pour les autres constitue aussi la colonne vertébrale de mon école « Tengu-ryū », sans qu'il y soit fait référence à quelques croyances religieuses, ni du Japon ni d'ailleurs. C'est une recherche s'adressant à tout individu se sentant motivé par un horizon dépassant l'acquisition d'un stade utilitaire premier de sa pratique. Aucune connotation religieuse. « Tengu-ryū », donc, qui ne remonte certes qu'à 1995 (après, tout de même, bien des décades de pratiques et recherches dans des styles conventionnels), et ce dans ses trois domaines de compétence (6), ne fait que reprendre l'idée du « sabre de vie » et de « sabre de mort ». Ces images me paraissent être au centre même de ce qui s'entend à mon sens sous « attitude martiale », qui s'est toujours située dans mon esprit à un

Celui qui maîtrise vraiment le sabre préférera toujours gagner en laissant la vie à l'adversaire, sans avoir fait usage de son arme



La garde Tengu (Tengu-ryu no kamae) affiche clairement une détermination et les moyens d'une action potentielle: une main ouverte, pour tenter de dissuader la violence adverse, associée à un « sabre de main » en léger retrait, prêt à engager. Un message de dialogue pour une désescalade encore possible : mais le slogan du Ryu « ne pas se battre, ne pas subir » contient aussi le « se battre pour ne pas subir », lorsque cette décision ne peut plus être différée.

niveau nettement supérieur à celui du simple apprentissage d'une gestuelle utilisable dans une confrontation violente. Cette attitude, remontant à quelques siècles au Japon (mais on en trouvera facilement quelques correspondances dans notre culture occidentale), mérite d'être transmise dans son essence, en l'adaptant au monde contemporain, auquel elle parle probablement encore plus qu'autrefois dans ses dérives d'une violence incontrôlée, inacceptable et quotidienne à tant de niveaux. Elle devrait, en tout cas...

Cela suppose une réflexion pour un vrai choix de comportement et une prise de conscience de la vie, du respect qu'il faut en avoir, jusqu'à l'extrême limite. Cette ré-

flexion mène à un comportement de terrain justifié et défendable. Humainement, légalement et socialement. « Tengu-ryu Karatedo » est en cela une « pique de rappel » ! C'est ce que j'ai voulu résumer dans ce « ne pas se battre, ne pas subir », réflexion au centre de ce style, la virgule marquant volontairement une ligne subtile laissée à l'appréciation de celui qui le pratique (car elle pourrait également s'entendre comme un « se battre, pour ne pas subir »...). On reste dans l'efficacité du premier stade, mais avec une forme d'intelligence du cœur en plus, qui seule décide. Ce à quoi incite la sage réflexion du Heiho. « Sabre qui donne la mort », ou « Sabre qui laisse la vie » : le plus de « l'art » par rapport à la

perfection simplement technique. Dans ce second niveau de pratique, on recule nettement la ligne d'horizon. C'est une ultime progression sur soi. On peut en rester là... Mais il peut y avoir un troisième niveau encore : celui du report de cet acquis sur la relation avec l'autre.

...menant à la découverte d'une vraie connaissance utile à tous

C'est la recherche de cet horizon-là qui débouche de fait sur une vraie connaissance, LA connaissance : celle de la vie qu'on peut vivre avec soi-même (ce que l'on est, ce que l'on est devenu à travers une pratique « intelligente ») et avec les autres. Tous les autres. Dans l'acceptation des différences, la tolérance mais aussi la vigilance pour que cette « découverte » et cette volonté soient acceptées et partagées en retour par tous. Une grande responsabilité, qui rend la vie vivable et précieuse pour tous. Dans une société où la violence (qu'il serait naïf de croire définitivement écartée) resterait sous surveillance et sous contrôle. A commencer au niveau individuel, lors de chaque interface de soi-même avec le monde extérieur. « Apprendre à se battre » aura ainsi débouché sur un « apprendre à vivre » dans une société apaisée. La découverte de cette harmonie avec les êtres et les choses, que les authentiques arts martiaux portent en eux, parfois oblitérée par tant de tumultes et de paillettes. La découverte d'une sagesse, qui n'a rien de sénile et d'inactif, mais qui reste habitée jusqu'au bout de la vie par une force communicative. Dans un monde où nous aimerions tous vivre et mourir (un autre jour certes, mais sans que la

violence humaine y soit pour quelque chose ! Une évidente nuance...). Apaisés, car avec la certitude d'une transmission d'un objectif digne de l'Humain. Pour ceux qui nous suivent, dans une société que nous leur laisserons (une forme de « propreté » de la planète, qui en vaut bien d'autres...). Conscients jusqu'au bout que nous aurons contribué à la rendre un peu, même un tout petit peu, meilleure. Aucune utopie dans mon propos. Juste la conscience, bien entendu, de l'immensité des résistances que l'on trouve sur ce chemin lorsqu'on décide d'engager dans cette direction. Cet horizon-là, reste cependant l'horizon ultime d'une pratique réalisée sur une vie entière de la Voie de la Paix : découvrir pour soi



« Le sabre est un trésor dans son fourreau ».

en même temps que pour les autres cette « Prospérité mutuelle » de Jigoro Kano, fondateur du Judo. C'est le niveau de la transmission des valeurs, au-delà de toute forme d'intérêt personnel. Certes, on a ou on n'a pas, cette fibre altruiste. Je pars du principe qu'à ce niveau d'achèvement interne, on l'a. Et que, si on ne l'a toujours pas, les deux niveaux précédents ne servent à rien d'autre qu'à la (toute petite) satisfaction du « rat dans son fromage ». Sans intérêt. Juste le stade d'arrêt au bout d'une impasse. Peut-être une question de culture, après tout... Voici donc pour mon analyse des trois niveaux dans une pratique budo engagée, sur fond d'une culture qui est la mienne (et ce ressenti se retrouve sans surprise dans mon orientation « Tengu-nomichi »), dans un but d'évolution sociétale qui profiterait à tous. Le « Dojo », ce lieu où « souffle l'esprit », retrouverait son sens premier. Parfaitement en accord avec le message de tous les grands maîtres fondateurs des arts martiaux traditionnels.

Transmettre une généreuse démarche sociétale qui pourrait rester d'actualité. Qui donc pourrait être contre cet objectif ultime de l'art « martial », ainsi précisément définie comme une Voie de la Paix ? Et nettement différencié de toutes ces gestuelles (et si souvent gesticulations !) qui disent s'en apparenter ? Il s'agit bien d'un objectif qui s'inscrit dans une démarche sociétale qui n'a pas pris une ride, quatre siècles après le germe de l'idée, généreuse et humanisme, dans la pensée de quelques experts du sabre qui savaient de quoi ils parlaient, et qui pensaient déjà « autrement ». Et qui méritent d'être connues, et transmises. Dans nos sociétés aux valeurs de plus en

plus malmenées, il est important de garder à l'esprit que le progrès, et la simple survie de tous, n'est pas dans l'opposition permanente, dans les discours de haine et d'exclusions en tout genre, mais dans le souci du contrôle et de la raison, même en pleine tourmente. Plus que jamais peut-être, le sens de l'engagement et de la responsabilité doivent rester prioritaires. Et l'exemple doit venir de ceux et celles qui sont « devant ». Notamment de la part des Sensei du « martial », d'antan et du présent. Alors retour, vite, au sens premier d'un authentique « Do-jo » : chaque pratiquant du Budo, jeune ou vieux, débutant ou « abouti », doit en prendre conscience, à charge pour le second d'accompagner le premier dans cette découverte, avec un sens de l'engagement qui s'est aujourd'hui un peu perdu (7). A chacun de le défendre contre toute forme d'érosion du concept, parce que ce « lieu où souffle l'esprit », un sanctuaire des valeurs humaines, est le sien. A vie. Du coup, cet endroit n'aura pas plus à craindre que les gymnases sportifs pour son existence future (c'est que je n'ai aucun souci pour ces derniers, on l'aura compris), chacun respectant l'autre dans sa spécificité. Chaque enseignant (puisqu'il donne l'exemple, montre la direction à prendre), Sensei, entraîneur sportif, coach, acceptant cependant d'être responsable de ce qu'il enseigne, et de tout ce qui pourrait en résulter. Cela me paraît une évidence, qu'il est important d'acter, pour le rappeler un jour au cas où, dans un futur proche ou lointain, il serait utile de ne pas laisser s'installer certains amalgames... Car juste la technique, même la meilleure, est gesticulation dangereuse (et encore plus si elle

est efficace) sans « l'esprit de la technique ». Si cela pouvait parler à plus de gens aujourd'hui, nous sortirions d'une spirale sociétale dangereuse et déjà fort déprimante... Remarquez bien qu'il y a tant d'autres chemins que celui qui est proposé au Dojo qui amènent (ou qui peuvent amener) au même résultat. Je n'évoque ici que celui qui nous réunit sur cette Voie Martiale où nous avons choisi d'aller et qui nous interpelle davantage qu'un autre (ou qui devrait nous interpeller) dans la recherche d'une progression, pour soi et pour les autres, pour un monde meilleur. Rien qu'un peu meilleur étant sûrement déjà bien...

Ensemencer, à nouveau

Et pourquoi ne pas prolonger le rêve... Pourquoi ne pas faire l'effort de dessiner les contours d'un tel monde même aux plus jeunes et dès qu'ils rejoignent nos dojos ? Avec certes un vocabulaire adapté et progressif, mais en ne leur laissant jamais ignorer les tenants et les aboutissants de ce que peut apporter la route, au-delà des éphémères satisfactions de grades et de coupes ? Il faut au moins se donner la peine d'essayer. Nous pourrions être surpris du résultat. Dans le bon sens. Si nous voulons vraiment participer à faire évoluer notre société, avec ce puissant levier que nous pouvons avoir par la pratique de nos arts martiaux, il faut, enfin, commencer par des changements dans le discours que nous adressons à nos plus jeunes pratiquants. Et dans l'exemple que nous leur donnerons, jour après jour. En prenant au sérieux toutes leurs potentialités et en les accompagnant dans un suivi motivé vers, puis dans, leur vie d'adulte dans la prise de

conscience de l'importance de ce discours. En tant que Sensei, ne jamais abandonner cette direction. Et, le moment venu, s'assurer de passer le relais de cette responsabilité. Je n'ai aucun doute là-dessus : même les plus jeunes savent regarder et peuvent comprendre si on prend la peine de leur parler, et de leur montrer ce que doit être un comportement d'adulte (et se contenter d'afficher au Dojo sur le panneau encombré du calendrier des compétitions un « code moral » en 10 ou 12 points, jamais commenté, jamais démontré à coups d'exemples vérifiables, ne peut suffire. Ni d'annoncer comme un vulgaire produit d'appel une « pratique éducative de... » pour que ce qui est annoncé corresponde à une réalité bien assumée dans le contenu.). Au-delà de la satisfaction éphémère d'une victoire en championnat (un objectif qui peut bien entendu continuer à se concevoir, mais juste comme un jalon possible, et jamais comme un aboutissement), retour aussi sur un vrai chemin éducatif, où les générations se côtoient et évoluent ensemble, dans une société guérie de ses fractures, avec un objectif qui a un sens. Un vrai projet de vie, un chemin pour toute une vie, une pratique qui se situe, pour ceux qui le veulent, bien au-delà d'une occupation temporaire. Certes, un objectif à... 20 ans, pas moins, pour voir les premiers effets d'un redressement sociétal. Pas moins. Mais enseigner, c'est comprendre aussi, expliquer, recommencer, ce qui est un savoir-faire qui peut s'apprendre, si on le veut vraiment (ce qui est tout le problème). C'est enseigner, pour pouvoir récolter un autre jour. Mais qui veut encore s'investir pour un résultat qu'il ne verra peut-être pas, et, en ce qui concerne les plus anciens de ceux qui sont « devant » (Sensei), probablement jamais ? C'est bien là le frein à cet enthousiasmant et généreux projet, dans un monde anxigène où l'on n'arrive déjà plus à se protéger de tous les « cailloux » que nous prenons tous sur la tête (8), où tout doit aller de plus en plus vite, avec des principes volatiles en échange de résultats immédiats, et la fragilité d'une démarche éphémère qui importe peu en regard des enjeux commerciaux. Alors, dans 20 ans... Projet ambitieux certes, mais pas irréaliste. C'est à nous de décider. Reconstruire avec volonté, discernement et patience, sur les débris laissés par tant d'erreurs passées. Et entamer sans plus perdre de temps cet énorme chantier. Voici pour ma suggestion... Si elle faisait sourire (elle le fera sûrement, vu le mur d'intérêts coalisés contre tout ce qui pourrait l'ébranler ne serait-ce qu'un peu), elle ne le ferait que

dans un milieu qui n'a jamais été le mien. Ce qui ne m'en démarquerait d'ailleurs que plus nettement. Certains, qui me lisent depuis longtemps, diront que je n'ai rien écrit de nouveau dans ces pages, et que ce que d'aucuns qualifieront d'utopie ne date pas d'aujourd'hui... C'est tout à fait exact. Mais puisque enseigner c'est répéter..., pour (essayer encore) de faire comprendre mieux et (tenter de) ralentir cette capacité d'oubli qui se généralise aujourd'hui, à l'origine de bien des dérives dont nous n'avons pas fini de payer le prix. Et pas seulement dans ce qui touche aux arts martiaux. Mais cela aussi, je l'ai déjà dit et répété... D'ailleurs, plus je le répète, plus mon propos m'apparaît à moi-même décalé et dérisoire, dès lors que je reporte mon regard sur la vraie réalité des choses qui font notre quotidien, provoquée et fort intelligemment entretenue par, et pour, tant de forces de blocage bien ancrées dans nos sociétés. Une très vieille réalité. Mais peu m'importe : désormais rangé dans la catégorie des vieux Sensei, je continue à me sentir concerné, et ce jusqu'au bout de la présence que je pourrai encore garder dans ce domaine martial qui a orienté toute ma vie. Et que je n'aie aucune chance de pouvoir me réjouir un jour des premiers résultats d'un projet que je souhaite voir enfin prendre forme ne change évidemment strictement rien à ma suggestion. J'oubliais : mes propos, comme ceux que je tiens depuis toujours, concernent les « arts » martiaux, non les sports d'origine martiale, et encore moins ces produits de grande consommation fabriqués à partir d'arts martiaux authentiques (avec le sens que je leur donne, et auquel je rends attentif depuis toujours) : ainsi cette surenchère de chorégraphies déclinées en musique (performances gymniques parfaitement réglées au millimètre) qui sont certes spectacles souvent splendides (et que l'on peut tout à fait apprécier en tant que tels, comme n'importe quelle prestation que l'on a le droit d'applaudir de bon cœur au cirque, ou performance de cascadeurs doués au cinéma) mais à côté desquels la pratique classique, vecteur de transmission de l'authentique, ne fait plus vraiment le poids auprès d'un public de plus en plus habitué à ce qui brille si joliment et du « toujours plus »... Ce qui est évidemment son droit. Juste que... il ne faudrait pas que cette confusion d'images s'installe définitivement lorsque nos dojos vont tenter de se reconstruire après le désastre de 2020. Anéantissant définitivement toute chance de changer (un peu) quelque chose dans une société de plus en plus destructive de ses

propres valeurs. Il faut enfin cesser de regarder les choses qui nous déplaisent se faire et se défaire sans nous. Le domaine martial aussi, notre mouvance, amis budokas, a son rôle à jouer dans ce combat qui concerne tout le monde. Par l'affirmation du permanent souci éducatif assuré et assumé derrière la gestuelle enseignée chez nous. Et la confiance réaffirmée en l'avenir. Sur fond de ces précieuses valeurs pérennes que nous aurons contribué à défendre bec et ongles. Enseigner, et recommencer à enseigner, des droits mais aussi des devoirs, des indignations à affirmer comme des enthousiasmes à protéger. Ancrer dès le plus jeune âge, à l'ombre d'une gestuelle, des valeurs de comportement pour des existences d'adultes responsables. Ou faudrait-il définitivement abandonner une telle vision pour notre futur ? Dans ce cas les cailloux n'auront pas fini de tomber... ●

Roland Habersetzer
www.tengu.fr

- (1) Voir mon article « Un art martial, pour quoi faire ? », dans « Dragon », numéro 30 (novembre-décembre 08) et n° 31 (janvier-février 2009).
- (2) L'image qui va être transmise à nos jeunes par le MMA, longtemps interdit mais maintenant autorisé même en reportages télévisés, n'ira pas dans le même sens. Autre sujet...
- (3) Pour toute recherche supplémentaire qui paraîtrait utile au lecteur, je renvoie à « L'Ultime Encyclopédie des Arts martiaux de l'Extrême-Orient » (Amphora 2019).
- (4) Muto-dori (sans le sabre !) : voir revue « Samuraï » n° 8 (2011), téléchargeable sur www.encyclopedie-arts-martiaux-habersetzer.fr
- (5) Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955).
- (6) Voir mon ouvrage « Tengu-ryu Karatedo, une pratique fondamentalement martiale de l'art de la main vide » (Budo Editions, 2014).
- (7) L'occasion pour moi de me souvenir du charisme de feu Monsieur Paul Binnoth, 3ème Dan (de l'époque !) comme de son assistant Mario, auxquels je dois la découverte enthousiasmante du Judo en 1957 et la force du message éducatif qui peut être prodigué dans un Dojo : voir mes « Mémoires » sur www.tengu.fr.
- (8) Voir mon article « Attention, chute de cailloux », dans « Self & Dragon » numéro 9 (décembre 2020)

Bibliographie

- « Rien n'est plus remarquable en ce monde que l'enseignement. Les connaissances d'un homme doivent contribuer largement aux autres hommes. Les connaissances d'une génération doivent profiter à cent autres ».
- (« Ecrits complets de Jigoro Kano », cité par Michel Mazac dans « Jigoro Kano, père du Judo », Budo Editions).
- « Le but final du Judo, c'est de se perfectionner et être utile au monde ».
- (Jigoro Kano, 1860-1938, créateur du Judo du Kodokan, cité par Yves Cadot)
- « D'abord on voit le chemin, puis on pratique le chemin, enfin, on devient le chemin ».
- (Toguchi Seikichi, Shoreikan Goju-ryu, 1917-1998)
- « Essayez de laisser ce monde un peu meilleur qu'il ne l'était quand vous y êtes venu ».
- (Lord Baden Powell, 1857-1941, fondateur du scoutisme)